

A PROPOS DU JOURNAL DE GIDE  
1939-42 - (Galimard)

# UN ROI EN EXIL

Le feuilleton hebdomadaire  
de Pierre Fauchery

Il n'ajouta rien à la gloire de son auteur. Il faut bien reconnaître l'humilité de Gide, et cette espèce de masochisme qui le porte, par exemple, à multiplier les lectures sublimes et ennuyeuses, pour admettre qu'il ose aujourd'hui transcrire ce jugement du 14 juin 1940 : « L'allo-cution de De Gaulle est tout simplement admirable ». Même les familiers de son œuvre auront du mal à invoquer ici ce sens fameux de la contradiction, ces oscillations d'une pointe à l'autre d'une vérité toujours bifide, qui dessinent l'allure typique de sa pensée. Il y a une bassesse morale et intellectuelle qui ne souffre pas l'équivoque ; et l'on s'afflige de voir un tel esprit se laisser prendre à une fausse monnaie aussi grossière.

Il est vrai que, dix jours plus tard, Gide écrira de la même encre, et avec la mêmeerveur : « Comment n'approuver point Churchill ? Ne pas clamer de tout cœur son adhésion à la déclaration du général de Gaulle ? ». On saisit ici une des causes des erreurs gidiennes en matière de politique, cet excès de confiance dans les chefs, qui est encore un trait d'humilité, et d'où naissent des élans naïfs qui, mal calculés,

s'achèvent souvent en palinodies. Le fervent, chez Gide, on le sait, est sujette aux retournements.

Il ne s'agit pas, du reste, de lui interdire ici un procès d'opinion. Ces défaillances initiales ont été bientôt surmontées, et si l'on faisait le compte des écrivains — surtout « âgés » — qui furent un instant fascinés par le Maréchal avant de rallier la Résistance, il faudrait aussi énumérer leurs excuses : une sorte de peur, sans doute, de désir de se mettre à l'abri, de regagner le paradis des bibliothèques, mais aussi la conscience d'une certaine insuffisance de l'esprit pur, qui explique cette soumission momentanée de l'homme de plume devant le guerrier. A quoi se joint, chez Gide, le goût dangereux des *mea culpa*.

Non, le problème est autre et tient à la notion même de « journal ». Ces lignes qui le discréditent, Gide aurait-il dû les publier ? A coup sûr, sa figure morale y eût gagné en dignité, et son prestige artistique n'en eût pas souffert. Il est bien vrai que certains de ses jugements — en dépit de ce décalage de quatre ans que la publication du journal impose à l'actualité, — semblent aller au-devant de fa-

cheux commentaires. Le démon de la sincérité a-t-il une fois de plus égaré Gide ? A-t-il suffisamment tenu compte des réactions d'une sensibilité collective encore à vif et incomparablement plus chatouilleuse que les susceptibilités individuelles ? Répondre à ces questions est définir la situation de Gide dans son époque ; c'est dire que ces hardiesses, dont on peut, sur le plan général, discuter l'opportunité, ne se trouvent justifiées — et pleinement — que dans une perspective biographique.

Aucun doute sur ce point. Si désagréables que soient aux admirateurs de Gide certains avatars de leur héros, ils ne déceleront aucune solution de continuité entre sa figure présente et celle qui leur est familière. C'est bien le Gide du *Journal*, qui continue ses exercices. Mettez l'événement entre parenthèses, et tous les traits du personnage apparaissent de nouveau dans leur pureté. Vous retrouverez cette façon de jouer de l'instant, ces descriptions gourmandes des paysages et des nuances du jour ; cette grâce à se moquer de soi-même, ce goût scrupuleux des êtres, et singulièrement compatible avec le détachement ; ce besoin des départs, qui trouve à se satisfaire au milieu même des catastrophes historiques ; ces malaises — à peine plus longs

qu'il y a trente ans — d'où chaque fois il sort avec la même avidité à vivre ; ces lectures assidues, cette réflexion critique jamais lassée (orientée de plus en plus — est-ce signe de sclérose ? — vers les points de grammaire). Bref, le même héros de la connaissance de soi, de la présence au monde et de qui les faiblesses mêmes, comme chez Stendhal, nous séduisent.

Mais justement, cette constance dans une image trop chérie, cette unité du spectacle que Gide se donne et nous donne, ne recèlent-elles point une grave, une irrémédiable rupture avec notre temps ? Loin de moi la pensée de faire la leçon à Gide, ni de tenter à son sujet une de ces « révisions de valeurs » où ne se marquent le plus souvent que la présomption et l'inconséquence. Mais je ne puis faire que cette carrière si harmonieuse, si bien close sur elle-même, se paraisse aujourd'hui curieusement isolée : enfermée dans ses lois propres, dans ce système de valeurs si cohérent et si impénétrable, laborieusement édifié sur la critique universelle des valeurs. La façon de vivre de Gide, cette fin de traversée savamment préservée, cette cour jalouse et religieuse qui amor-

tit autour de lui la brutalité du monde, achèvent de lui façonner un visage de souverain en exil.

C'est le roi du loisir de vivre des aventures artistiques, des noces tranquilles avec les choses, le roi des époques sans catastrophes, qui achève ses jours dans le désarroi de l'ère atomique. C'est le savant habitué aux mesures minutieuses, aux patientes observations, qui essaie encore d'appliquer ses instruments à une réalité qui procède par bonds et cataclysmes. Voilà le secret de la gêne que nous laisse cette lecture. Nous ne mettrons pas Gide en accusation, nous ne discuterons pas sa sincérité, nous n'attribuerons à ses virevoltes aucun motif méprisable ; mais nous constaterons l'échec de ses efforts pour rejoindre son époque. L'époque a tort ? Peut-être ; mais c'est bien avec elle que nous sommes obligés de vivre. Il y eut un temps — et nous ne l'oublierons jamais — où l'Intempestif, chez Gide, était tourné vers le futur. Il l'est maintenant — et sans retour — vers le passé. On pourra jeter les yeux vers cette vie trop parfaite, comme vers un paradis perdu. Mais les purs seront ceux qui s'en détourneront pour chercher une autre sagesse.

Action 30 août 46

46  
fin  
22